

Mamdouh 'Adwân

DEUX POEMES

A la fin de l'année 2004, disparaissait le poète syrien Mamdouh 'Adwân. Né en 1941, il a écrit aussi quelques romans, travaillé dans la presse et écrit pour la télévision. Traducteur, il était surtout épris de littérature grecque, antique et moderne, qu'il traduisait à partir de l'anglais, langue qu'il avait commencée par enseigner. Les deux poèmes qui suivent sont choisis parmi ses écrits tardifs. À la maladie qui le rongait et à sa mort qu'il savait imminente, il opposait une attitude stoïcienne et donnait libre cours à son désabusement à la fois existentiel et politique.

Traduit de l'arabe par Kadhim Jihad?

Une vie comme une besace en désordre

Quand ils apprirent à extraire les filaments de mon sang,
 Il leur devint facile de tisser mon récit.
 Où aller
 Quand le conteur aura fermé la boutique de sa mémoire
 Quand les fumeurs auront rangé leurs narguilés ?
 Comment mettre un peu d'ordre
 Dans ma besace désordonnée ?
 Où poser la cape et le tarbouch,
 Les talismans et l'Histoire ?
 Que faire des bouquets de fleurs fanées
 Des hymnes accrochés avec les colliers de gombos et d'ail ?
 Que faire de ces slogans entassés,
 Boîtes de conserves périmées ?
 Où retrouver mon ombre qui, jadis,
 S'étendait généreusement devant moi sous le soleil de midi
 Me suivant à la trace, se faufilant derrière moi
 Comme un chien de chasse ou un indicateur ?
 Combien de fois n'ai-je pas essayé
 De guérir mon ombre de sa timidité
 De la faire rentrer avec moi à la maison ?
 Je continue à jeter la canne à pêche
 Mes nerfs se nouent encore au fil au bout de la canne
 Quand je vois les poissons jouer
 Sous le miroir de l'eau,
 Les femmes se pencher derrière les fenêtres,

Et la patrie étinceler dans un désert de discours.
 Les poissons, les femmes et la patrie :
 Tout ce qu'il y a de plus encombrant
 Et moi je ne sais guère plus
 Qu'agiter la canne à pêche,
 Ou bien est-ce ma main qui tremble ?
 Je choisis les mots du poème
 Comme on tire l'arc et je vise.
 À chaque sortie je me fais beau,
 Je file la pluie
 Pour tisser pour mes mœurs un voile.
 J'entrelace les éclairs pour orner ma face ridée
 Je peigne le vent pour en faire une perruque pour mes jours
 Je demande au miroir son avis
 Comme un chevalier vérifie ses armes
 Avant de livrer bataille.

*

Quand les pompes funèbres furent interdites
 Seul demeura ce poème têtue
 Qui se sait pourtant illisible,
 Lui qui avait porté le sang asséché
 Et les entrailles éparses.
 Il a gardé mémoire de toute chose
 Même s'il est incapable de parler.
 Il a continué à refuser son pardon
 Même s'il est inapte à la vengeance.
 Aux autres poèmes, il est indifférent,
 Ceux qui se vantent d'amour, de mode et de rêves
 Qui se fardent pour épater riches et puissants
 Ennuyés des politiques qu'ils trament.
 Me voici qui démissionne
 De la peur
 De l'amour, des désirs, des ambitions
 Je prends ma retraite quant aux rêves.
 Je saigne, m'allonge et m'abandonne au désespoir
 Vipère agonisant dans un coin lointain,
 Gazelle allant vers les défilés abrupts
 Tout en flairant la sueur des chiens qui la traquent
 Dont elle entend les voix faire irruption dans son gîte.

Elle s'accroupit alors tranquillement
Et se devêta de ses cornes.

*

Je n'ai pas la solitude d'un dieu
Ma solitude est violée au milieu des courtisanes
Elle languit pour un mot d'amour, de consolation
En plein tintamarre des boxons.
Qui me plâtrera,
Moi, brisé par les interdits ?
Moi, le renié par les miroirs ?
Mes fils m'ont regardé
Et ont crié de terreur.

*

Ce manque infâmant qu'est ma vie
Je le calfeutrerai par des mensonges ou par des divagations
Par désirs et rêves éveillés.
Je jouerai des tours en poésie,
Ou dans toute autre belle occupation.
Je trouverai le pain en risquant
Mon sang.
Ma vie aurait pu être suffisante
Et à ma mesure,
Mais mon imagination l'élargissait sans cesse.
Depuis que m'a surpris la question :
« Que veux-tu être une fois devenu grand ? »,
J'enveloppais ma vie de chiffons pour l'agrandir,
Je l'étirais en cachette comme fait une taupe.
Chaque jour j'allais dans des souterrains obscurs
Traversés par les tapis volants des rêves.
Mon problème est qu'à chaque fois
Je me sentais à l'étroit à nouveau.
Ah ! Si mon mensonge s'étendait sur toute la terre,
Sur la Table Gardée et l'Histoire !

*

Ce mirage, pourquoi donc brille-t-il ?

Désirs ajournés

De nos mains, nous frotons
Les verts épis des rêves
Afin de goûter aux primeurs de notre virilité.
Épaisse et rude,
La terreur s'éparpille alors dans nos mains.
Nous ramassons le sable de nos rêves
Pour en faire une maison.
Toujours dans les rêves ce besoin de maisons
Pénétrées par un air bien pur,
Mais nous les voulons toujours sans portes
Pour que les policiers ne sachent pas les défoncer.
Toujours les maisons s'écroulent
Parce que le sable des rêves
Ne sait pas contenir les larmes.

—M. 'A.